

Le voyage du Corps enseignant à Bruxelles

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **87 (1958)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le voyage du Corps enseignant à Bruxelles

... et autres lieux, pourrait-on ajouter. Ce fut un beau voyage. Les jeunes diraient volontiers, employant une épithète fort prisée de nos jours, qu'il fut sensationnel. Et pourtant, si étrange que cela paraisse, en cet après-midi d'octobre où l'automne sème ses ors et ses senteurs, c'est à un autre voyage que je songe, à ce premier voyage que firent voici huit ans, à Rome, quelque cinq cents d'entre nous. C'est à ces jours de l'Année Sainte, à ce pèlerinage vers la Ville éternelle, à cette inoubliable audience pontificale du mercredi 6 septembre 1950 que s'arrêtent mes souvenirs. Aucun participant n'a oublié cette voix claire appelant : « les instituteurs et institutrices du canton de Fribourg » et les vibrantes acclamations qui lui répondirent, tandis que nos cœurs traissaient d'émotion. Au matin de ce jeudi 9 octobre, cette voix s'est tue, notre Saint Père le Pape a été admis à l'audience suprême et le monde s'interroge. Mais n'est-il pas merveilleux que le cycle de nos voyages ait été ainsi magnifiquement inauguré ? Nous prions pour le Pape défunt et demanderons à Dieu qu'il assiste aussi pleinement son successeur.

On ne peut pas toujours aller vers le sud. Après Rome ce fut Lourdes, La Salette et la Côte d'Azur, Paris et Lisieux, autant de voyages autant de réussites magnifiques. Cette année-ci, c'est à Bruxelles que nous fûmes conviés, à ce foyer de l'Exposition internationale. Et c'est ainsi que nous fîmes la conquête pacifique d'un coin de l'Europe occidentale témoin d'une brillante civilisation. Nous avons pris contact avec ces cités des Flandres chargées de tant de souvenirs, admiré des monuments parés des grâces de la nature et des séductions de l'art, prié dans ces admirables cathédrales de Strasbourg, Reims, Tournai qui perpétuent pour les siècles la foi des gens du moyen âge et la hardiesse de ses architectes. Il est quelque peu dangereux de se faire le chroniqueur de semblables randonnées, les mots ne vont-ils pas trahir les sentiments et amoindrir les souvenirs de ceux qui eurent le bonheur d'y participer.

Mais il est temps que nous partions. Nous étions, au matin pluvieux du samedi 23 août, quatre-vingts à prendre contact, à lier connaissance aux Grand-Places. Et tout de suite les hommes constatent qu'ils sont en forte minorité, une vingtaine pour soixante dames, le voyage n'en fut que plus agréable. Les luxueux pulmans des GFM nous attendent, comme nous attendons notre chef de voyage, M^{lle} Winkler, qui a paraît-il eu le mal de mer d'être rentrée trop fort d'un congrès à Avignon, au volant de sa VW. On prend des décisions qui se veulent définitives, on s'installe à ce qu'on croit être la meilleure place et quelques heures de voyage bouleverseront tout cela. Et l'on part, le cœur un peu barbouillé d'émotion, malgré

qu'on soit, comme il était écrit dans le *Bulletin*, avides d'espaces et ivres d'aventures !

Ce samedi, nous partons sur Bâle, par Delémont, et vers midi sommes à Mulhouse. L'après-midi, grand périple dans les Vosges dont les pentes sont couvertes d'immenses forêts de sapins. Nous traversons Gérardmer, station thermale reconstruite avec les dollars du plan Marshall, et par le col de la Schlucht, descendons sur Colmar, puis, en fin d'après-midi, nous allons vers Strasbourg dont la fièche de 142 m. pointe là-bas au fond de la plaine. Tous les villages sont dominés par une haute tour de ciment, château d'eau qui, dans cette plaine amènera l'eau sous pression dans les maisons. Nous traversons les rues moyenâgeuses qui entourent la cathédrale et continuons sur Haguenau où les Révérends Pères Rédemptoristes nous offrent une hospitalité généreuse et souriante. Une bénédiction du Saint Sacrement termine cette première journée. Le dimanche matin, récollection, conférence du R. P. Grünenwald, messe dialoguée et chantée, promenade dans le vaste parc ombragé, moments de détente, d'agréable repos. Haguenau n'est pas un vocable ignoré puisque c'est par une charte, donnée à Haguenau le 26 mai 1231 que les hommes de la vallée d'Uri furent soustraits à l'autorité du comte de Habsbourg et rattachés directement à l'Empire. Précisons tout de suite que ces renseignements nous furent communiqués par M. le chanoine Pfulg qui mit infatigablement au service de nos incomptences une érudition jamais en défaut.

L'après-midi, visite de Strasbourg, ce « bourg des routes » des Alémanes où fut prononcé en 842 le fameux serment des fils de Louis le Débonnaire, premier monument de la langue française. Cela nous le savions, souvenir de notre Brachet et Dussouchet. Visite de cette cathédrale où fut baptisé le P. de Foucault. Huysmans a écrit un livre sur la cathédrale de Chartres, il est donc bien vain de prétendre, en deux ou trois mots, révéler la beauté de ces témoignages du génie du moyen âge. Il les faut voir et admirer soi-même.

Comme le temps est favorable nous grimpons jusqu'au Mont-Sainte-Odile, au sommet d'une de ces croupes arrondies des Vosges, couronnées de sombres forêts, si profondes et mystérieuses sous le soir qui tombe, qu'on s'attendrait presque à en voir surgir des monstres à tête de chimère tels ceux qui festonnent les tours de la cathédrale de Strasbourg. Avant de redescendre nous chantons sous la direction de notre camarade Bernard Roulin « Là-haut sur la montagne » et « Restez avec nous Notre-Dame ». Immédiatement tous les visiteurs font cercle autour de nous et crépitent les applaudissements.

Se bien promener et bien manger, en gaie compagnie, c'est, dit-on, la devise de l'Alsace heureuse. Ce fut la nôtre aussi durant ces

agréables jours. On peut bien le dire, qui donc bouda jamais devant un bon repas. Il faisait bon sur ces routes françaises, souvent ombragées de tilleuls, d'ormes ou de platanes. Au matin du lundi, nous partons vers Marmoutier, ancien couvent dont nous admirons l'antique église romane, puis Saverne à l'esprit frondeur. Au passage, nous admirons les cultures de houblon, d'immenses champs de choux, longeons une vaste base aérienne sur laquelle flotte le drapeau étoilé des Etats-Unis, traversons Lunéville et lorgnons son château si magnifique qu'on l'a surnommé le petit Versailles. Quelques kilomètres avant Nancy, nous traversons une petite bourgade, Saint-Nicolas du Port. Elle est animée par les ouvriers d'une gigantesque fabrique de soude, mais ce n'est pas pour cela qu'elle mérite d'être mentionnée.

C'est dans ses environs, dans une région marécageuse, que se livra en 1477 la fameuse bataille de Nancy, et c'est dans un de ces marécages que fut retrouvé le corps du Téméraire, à moitié dévoré par les loups.

Après avoir, dans un restaurant à colombage de Nancy, dégusté une choucroute alsacienne « maison », nous visitons la ville et en particulier cette fameuse place Stanislas que l'on considère comme l'une des plus belles d'Europe, avec ses portiques en fer forgé, ses fontaines de Neptune et Vénus, ses façades éblouissantes, sa statue du duc Stanislas. La beauté des grilles, la noblesse harmonieuse de l'architecture a valu à cette place le privilège de transmettre à la postérité le nom de son fondateur, le roi Stanislas Leczinski qui la donnait à la France voici deux cents ans.

Les Vosges sont bien loin, le paysage est plus calme, les horizons plus reposants, c'est la terre de la bergère de Domrémy. Nous longeons la vallée de la Moselle sur laquelle voguent des chalands. Pont-à-Mousson, qui se souvient peut-être encore des frasques de celui qui était alors le lieutenant de Foucault, Metz ville de garnison dont nous visitons la cathédrale, Thionville, usines immenses, cheminées qui fument, gigantesques amas de ferrailles, c'est la région des aciéries de Lorraine. La Sarre n'est pas loin. La plaine. Du fond de l'horizon, le mauvais temps accourt, nous enserme, la pluie crépite, il n'y a plus rien à voir, alors on revient sur soi et les conversations reprennent, plus intimes, entre amis, on allume une cigarette, délicieux instants. Dans la soirée, sous la pluie, nous atteignons Luxembourg, ville propre, pittoresque, qui ressemble un peu à Fribourg et dont nous faisons le tour en autocar. Prise des logements dans un hôtel grand luxe et promenade en ville, jusqu'au château grand-ducal où nos jeunes compagnes ont poussé l'irrespect jusqu'à aller faire des sourires aux sentinelles imperturbables qui montaient la garde devant les grilles et qui ont daigné sourire aussi.

Le lendemain, à travers un pays parsemé de petites forêts de bouleaux, de landes, de bruyères, de genêts nous pénétrons en Belgique.

Nous sommes dans les Ardennes. Partout paissent des vaches noires et blanches qui n'auraient pas grand succès dans les syndicats chers à nos paysans fribourgeois. Les maisons sont en briques rouges, non crépies, généralement à un étage, très propres. Dans la matinée, peu avant Namur, nous devançons une voiture portant plaques zurichoises écrasée contre un arbre. Des occupants avaient échangé avec nous des signes d'amitié le matin à l'arrêt de la douane de Steinfort. L'un d'eux est déjà mort ! Ce paysage des Ardennes est assez âpre, collines boisées mais peu élevées, où les Belges ont des stations de montagne. Il semble bien que la pluie a été abondante dans ces régions. Ainsi que nous le disait un garçon de brasserie à Luxembourg : « Nous avons eu un été exécrable, il a plu tous les jours, et moi qui vient d'Avignon pour faire une saison ici, vous vous rendez compte, bonne mère. » Tout cela dit avec le plus pur accent du midi. Les moissons sont en effet beaucoup plus retardées que chez nous, partout de la graine sur pied ou en moyettes, dont la couleur tourne au gris.

Nous dinons à Namur, chef-lieu de la province du même nom, au confluent de la Sambre et de la Meuse. Nous sommes à 65 km. au sud-est de Bruxelles que nous atteignons dans l'après-midi. C'est une belle, une très belle ville, mais on s'y perd facilement. Nous n'avons pas eu à redouter une semblable déconvenue. C'est en autocar que durant deux heures nous avons visité cette capitale moderne et médiévale tout à la fois, vraie cité d'art où la vie grouille en cette année d'exposition tout particulièrement. Ainsi, à loisir et sans fatigue, nous parcourons les vastes boulevards, les rues dont les noms comme ceux des places, ne laissent pas d'être parfois charmants : rue du fossé aux loups, Mont aux herbes potagères, Quai au bois à brûler... Nous traversons la Place des Palais où se dresse le palais royal devant lequel les sentinelles se promènent au pas de l'oie ; pas question d'aller leur faire des sourires, c'est interdit par le protocole. Nous visitons la cathédrale Sainte-Gudule, église royale, puis nous descendons vers la place de l'Hôtel de Ville bordée de maisons noires et or. Une splendeur sans pareille.

En fin d'après-midi, nous partons pour le plateau du Heysel où se dresse l'exposition. C'est là tout près que nous aurons nos logements, au quartier de Jette, dans un village fabriqué tout exprès pour les visiteurs de l'exposition et où tout est parfaitement installé, parfaitement propre et aménagé, restaurant et bureau de poste dans le même quartier.

Le lendemain, nous visitons l'exposition, visite que nous inaugurons

par une montée au sommet de l'atomium, cette construction grandiose réalisée par les industries belges du métal. On a voulu en faire « le clou » de l'exposition et certes c'est une réalisation impressionnante de 102 m. de haut représentant la forme atomique d'un cristal de métal agrandi 150 milliards de fois. Les neuf atomes de ce cristal sont figurées par des sphères d'acier de 18 m. de diamètre chacune. C'est là une des merveilles de cette exposition qui en renferme tant et qui est un des endroits du monde où l'on rencontre le plus de gens recrus de fatigue. Car c'est un monde en miniature. Nous visitons longuement le Pavillon pontifical et son Eglise du Silence qui est bien un des pèlerinages les plus émouvants qu'on puisse faire. Des pavillons, il y en a pour tous les goûts. Nous ne manquons pas de visiter le pavillon suisse, dans un petit bois de hêtre, un des endroits les plus pittoresques de l'exposition. Eh bien ! nous pouvons être fiers de cette réalisation bien conçue et parfaitement organisée. Il y a moult façons de visiter l'exposition, on peut le faire même dans un hélicoptère qu'on voit toute la journée virer sur nos têtes. Il y a un télésiège, des pousse-pousse, un train électrique à pneus qui vous fait faire le tour de toutes ces merveilles. C'est par ce moyen qu'en fin de journée nous avons eu une vue d'ensemble avant de passer à la Belgique joyeuse où s'entassent, sur 5 ha., tout ce que le génie inventif de l'homme a produit pour l'amusement des petits et des grands.

Le soir Bruxelles présente un aspect absolument féerique et c'est dans des rues illuminées par des milliers de lampes de toutes couleurs, sous de véritables tunnels de lumière que nous nous sommes promené en cars durant une heure. Au loin se dresse l'atomium illuminé par la rotation de points lumineux faisant l'effet d'électrons tournant autour du noyau de l'atome.

Nous avons amené le beau temps avec nous. Le lendemain nous roulons sur l'autostrade Bruxelles-Ostende. Le pays est plat, pas la moindre bosse. Nous visitons Gand, avec ses nombreux beffrois dont les carillons égrènent à chaque instant des notes musicales sur nos têtes. On songe aux vers de Victor Hugo :

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre où le nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au midi.

On se croit tout de suite, dans ces villes-là, transporté quelques siècles en arrière. A Gand, on ne voit que des églises et des beffrois, et quelles églises, et quels beffrois ! On se tord le cou pour en apercevoir le sommet. Ces villes des Flandres sont un incroyable enchantement, on y découvre des merveilles à chaque pas. C'est à l'église Saint-Bavon que nous admirons le retable de l'Agneau mystique, formé de

vingt tableaux, chef-d'œuvre des frères Hubert et Jean Van Eyck. Ce retable a eu une histoire incroyablement mouvementée, comme si un mauvais sort lui avait été jeté, mais il existe toujours dans sa perfection pour l'enchantement des humains qui ont le bonheur de l'admirer.

A la distance d'une cinquantaine de kilomètres, au nord-ouest s'élève Bruges, Bruges la Belle, « Bruges la Morte », aujourd'hui à nouveau bien vivante, grâce surtout au fait qu'elle héberge le Collège d'Europe. C'est la ville flamande par excellence, capitale de la Flandre occidentale, la première ville d'art des Flandres, la ville médiévale la plus typique de la Belgique. On y vit avec le passé. Cité chérie des ducs de Bourgogne qui la dotèrent d'édifices et d'œuvres d'art magnifiques, elle fut, au XIII^e et XIV^e siècles la métropole commerciale la plus importante de l'Occident. Dans l'église du Saint-Sang, nous avons le privilège de baiser un reliquaire contenant une goutte de Précieux Sang, tandis qu'un prêtre vénérable, peut-être descendu d'un tableau de Memling s'informe discrètement d'où nous venons. Dans l'église Notre-Dame se trouvent, côte à côte, les tombeaux du duc Charles le Téméraire et de sa fille, Marie de Bourgogne. D'innombrables armoiries indiquent les duchés, comtés, villes et autres dont était maître le grand duc d'Occident. Bruges est encore célèbre par ses canaux et ses béguinages que nous ne manquons pas de visiter, mais où aucune de nos charmantes compagnes ne voulut demeurer. A Bruges, nous avons même la chance de faire un repas médiéval ! C'est une ville enchanteresse à tous égards.

Le ciel qui s'en grisaille, l'air qui sent le poisson et le chien mouillé nous annoncent Ostende. Le ciel est, paraît-il souvent gris là-bas, on m'avait prévenu et on avait raison. Nous profitons de notre passage dans cette station de tourisme balnéaire pour faire une modeste trempette dans la mer. La plage est noire de monde, les baigneurs s'y entassent comme les phoques dans l'île Walrus. Sur la mer, le ciel est noir, un gros avion passe à 50 m. sur nos têtes et se dirige vers l'Angleterre qui est à quelque 100 km. Nous longeons le littoral jusqu'à Nieuport, Westende, et là, au moment précis au nous avons atteint le point le plus septentrional de notre voyage, au moment où la route tourne brusquement vers le sud, nous voyons devant nous le drapeau suisse flotter au sommet d'un mat. Nous le saluons de vibrantes acclamations. Sans doute est-ce une colonie de vacances d'enfants suisses qui s'amuse probablement derrière les dunes qui déjà nous cachent la mer. Enfin, à travers ce pays désespérément plat, où se voient des moulins à vent dont les ailes ne tournent pas (nous avons vu en Alsace des nids de cigognes sans cigognes) nous allons vers Ypres, la grande mutilée de la guerre mondiale, dont nous admirons les halles somptueuses Et

c'est Lille, où nous soupçons de poulets à la broche les plus succulents qui se puissent imaginer. La renommée de la cuisine française n'est pas un vain mot.

Le lendemain matin, messe à la cathédrale de Tournai. Vous allez à Tournai, m'avait dit un ami. Vous y verrez la cathédrale, cinq clochers, quatre cents cloches ! J'ouvris des yeux un peu étonnés et il reprit guilleret : cinq clochers, quatre sans cloches. Nous avons quitté les Flandres, nous sommes en Artois et par Douai, Cambrai, Saint-Quentin où, au passage, je salue en pensée mon facétieux ami ; nous gagnons la Champagne et sa capitale : Reims où un dîner au champagne s'impose. Nous n'osons nous dérober. Tandis que nous mangeons, grande animation devant notre hôtel où la foule s'amasse. Soupçonnerait-elle que cet hôtel héberge d'illustres voyageurs, attend-elle que l'un de nous paraisse au balcon et lui adresse quelques mots, les doctes et diserts personnages, les professeurs érudits, spécialistes du beau langage ne manquent point dans notre société qui s'acquitteraient dignement d'une aussi agréable mission. Je sors et je m'informe discrètement auprès d'un jeune qui me regarde avec pitié et du menton me désigne un immense calicot, tendu tout en travers de la rue. J'y lis : Championnats du monde cyclistes ! Ils auront lieu demain et toute cette foule vient admirer les vedettes de la pédale apposant leur signature sur une feuille de contrôle.

Mais Reims, c'est la cathédrale illustre, bombardée durant la guerre 1914-1918, qui a réparé ses blessures et présente à nos yeux éblouis les trésors incroyables de son architecture.

Ce soir, nous couchons en pleine campagne, dans une station de vacances, à Luzy-sur-Marne, hôtel Beauséjour, dont le prospectus prend des airs de manuel de géographie, énonçant complaisamment : Bâle 260 km., Paris 260 km., Belfort 160 km., Calais 450 km., etc. Notre beau voyage approche de son terme. Le lendemain, nous dinons à Besançon qui, comme il se doit, a élevé une statue à Victor Hugo, et par les gorges de la Loue, rallions Pontarlier. La douceur vespérale de l'arrière-été baigne les pâturages du Jura. Douane à Sainte-Croix, sans histoire et devant nous le Plateau suisse étend ses paysages familiers : la Suisse est belle !

Dernier acte : Yverdon, hôtel de la Prairie. Toute la cohorte se réunit dans la grande salle. Instant des adieux, des remerciements à tous ceux qui ont, au cours de l'été et au prix de beaucoup d'heures, préparé, puis dirigé ce voyage. Notre président cantonal, M. Paul Morel, s'acquitte avec bonheur de cette délicate besogne. Il remercie M. le Chanoine Pfulg, président de la Société fribourgeoise d'éducation, qui à mis à notre service sa vaste et souriante érudition, grâce à quoi ce voyage fut pour tous un merveilleux enrichissement.

Il adresse des sentiments de reconnaissance à M^{lle} Josy Winkler, présidente de la Société des institutrices, qui s'est dévouée sans compter afin que ce voyage fut une parfaite réussite. M^{lle} Winkler fut secondée par M. Paul Simonet dont le sourire conquiert tout le monde. Il y eut de leur part beaucoup de dévouement et beaucoup de responsabilité.

M. Morel n'eut garde d'oublier nos trois chauffeurs, qui furent aussi prudents que serviables et poussèrent la gentillesse jusqu'à reconduire chacun à sa porte, ce que nous avons fort apprécié. Le *Vieux chalet*, puis la youtze, chantés en chœur constitue le dernier acte d'un magnifique voyage, avec d'aimables compagnes et compagnons. Que pouvait-on désirer de plus ?

Ce furent là des journées dont le souvenir ne s'estompera pas de sitôt.

ALOYS BRODARD.

En faveur de Pro Juventute

A partir du 1^{er} décembre aura lieu, à travers tout le pays, la traditionnelle vente des cartes et des timbres *Pro Juventute*, à laquelle le Corps enseignant participe avec beaucoup de dévouement.

Elle s'effectuera, cette année, au profit de la mère et de l'enfant.

Nous osons espérer que cette œuvre si méritante, étant donné son but d'utilité publique, ira se développant de plus en plus dans le canton de Fribourg.

La plus noble mission que l'aide à la mère et à l'enfant, organisée par *Pro Juventute*, consiste à préparer les jeunes mamans aux tâches que va leur imposer la maternité, c'est-à-dire à leur apprendre à soigner et à élever le petit qui va naître.

Car les progrès de la médecine, de l'hygiène ou de l'alimentation infantiles dont nous nous enorgueillissons à juste titre, ne sauraient profiter qu'aux mères bien informées et dont l'état de santé permet de se vouer sans réserve à leur progéniture. C'est pourquoi l'éducation des mères revêt, aujourd'hui, une importance capitale.

Celle-ci n'a certes point échappé aux puéricultrices de *Pro Juventute* qui, cette année même, ont organisé, dans toutes les régions du pays, 77 cours de puériculture, suivis avec enthousiasme, et destinés aux jeunes gens, aux écolières et aux maîtresses ménagères.

Tout ce qui touche à l'enfant ne saurait laisser l'Ecole indifférente. Il importe, en effet, que les bambins parviennent au seuil de nos classes dans un parfait état physique et mental.

C'est pourquoi le Corps enseignant se doit, dans toute la mesure du possible, de seconder les efforts de la Fondation nationale *Pro Juventute*, en favorisant la vente de ses cartes et de ses timbres.